

Aristote, *Métaphysique*, traduction nouvelle et notes par J. Tricot,
préface de A. Diès
Marie Delcourt

Citer ce document / Cite this document :

Delcourt Marie. Aristote, *Métaphysique*, traduction nouvelle et notes par J. Tricot, préface de A. Diès. In: L'antiquité classique, Tome 4, fasc. 1, 1935. pp. 249-251;

http://www.persee.fr/doc/antiq_0770-2817_1935_num_4_1_2993_t1_0249_0000_2

Document généré le 24/01/2017

pas aussi « inapte » que le dit l'apparat critique. — P. 29. Je crois que *ποικιλωτάτη* s'oppose à *ἀπλουστάτη* en ce que l'économie « politique » (= de la *πόλις*) varie infiniment d'une cité à l'autre, comme d'un individu à l'autre : voilà pourquoi cette même épithète est appliquée aux économies *πολιτική* et *ιδιωτική*. — P. 30. *δι' αὐτῶν* « mots suspects » dit l'auteur. Deux explications rejetées, une conjecture proposée (*δίχ' αὐτῶν*), mais sans conviction. Or, il y a *opposition* manifeste entre *ἐπικοινωνεῖν ἀλλήλαις* (*interaction* des diverses économies) et les effets *propres* à chacune. Donc *αὐτῶν* est mis pour *αὐτῶν τούτων* (cf. Kühner-Gerth, II, 1, § 454, n. 7). Voir aussi la note de la p. 70 du commentaire. — P. 31. L'auteur montre très bien que *τίμιον ἢ εἶωνον* a un sens très clair dans le système bimétallique de l'empire perse (dariques ou sicles, or ou argent). Mais si *ποιητέον* avait le sens de « rendre » dans le second membre de phrase ? Ce ne serait même plus une glose. — P. 110. *παρ' ἐκατέρων ἀργύριον δι' ἐτέρων λαμβάνων*. Traduction de l'auteur : « en faisant usage de la partie adverse ». L'expression, dit-il, est peu claire. Certes ! Comment aurait-il encaissé *des deux côtés* ? Car l'usage qu'il ferait « de la partie adverse » serait de la faire triompher pour encaisser l'amende infligée à l'autre. Pourquoi ne pas traduire *δι' ἐτέρων* par : « par des intermédiaires différents » ?

Le choix des équivalents français proposés pour les termes grecs correspondants atteste chez l'auteur un sens très aigu des nuances de notre langue, en ce qui concerne les mots isolés. Mais dans la construction des phrases, on sent l'influence de la traduction littérale du néerlandais. La correction des épreuves laisse parfois à désirer. Dans l'ensemble, l'exécution matérielle de ce volume fait honneur à la maison Sijthoff.

J. MEUNIER.

ARISTOTE, *Métaphysique*, traduction nouvelle et notes par J. TRICOT, préface de A. DIÈS. Paris, Vrin, Bibliothèque des textes philosophiques, dir. par Henri GOUHIER, 2 vol. de 309 pp. chacun, 60 fr. fr. les deux volumes.

M. Tricot, gagnant de vitesse M. Gaston Colle, publie en 2 volumes la traduction complète de la *Métaphysique* avec des notes sommaires, une brève introduction et un lexique des termes philosophiques. Son maître M. Diès, préfaçant l'ouvrage, nous donne un moment d'inquiétude en nous annonçant que la conception statique de l'aristotélisme a été bouleversée par la critique moderne, notamment par M. Jaeger. L'aristotélisme dynamique de M. Tricot s'est heureusement réfugié dans les notes. Lorsqu'il affleure dans le texte, il est un peu gênant. « Au risque d'être accusé d'infidélité, nous avons souvent préféré rendre la pensée du philosophe plutôt que de nous astreindre à une exactitude littérale qui eût été sans intérêt et qui eût fourni une version inintelligible. » Dans les passages difficiles,

une version littérale est seule capable de guider le lecteur, et M. Tricot est trop consciencieux pour ne pas le sentir, si bien qu'il est obligé de remettre en note les termes grecs qu'il traduit librement. Le décalque de M. Colle est infiniment plus aisé à suivre :

Mét. I, 3, 1, 983 A. Τὰ δ' αἰτία λέγεται τετραχῶς, ὧν μίαν μὲν αἰτίαν φαμέν εἶναι τὴν οὐσίαν καὶ τὸ τί ἦν εἶναι (ἀνάγεται γὰρ τὸ διὰ τί εἰς τὸν λόγον ἔσχατον, αἰτίον δὲ καὶ ἀρχὴ τὸ διὰ τί πρῶτον), ἑτέραν δὲ τὴν ὕλην καὶ τὸ ὑποκείμενον, τρίτην δὲ ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως, τετάρτην δὲ τὴν ἀντικειμένην αἰτίαν ταύτη, τὸ οὐ ἕνεκα καὶ τὰγαθόν (τέλος γὰρ γενέσεως καὶ κινήσεως πάσης τοῦτ' ἐστίν).

Colle : « On parle de causes en quatre sens. Nous disons qu'une des causes, c'est l'essence et le « quel était l'être » (Car la question « pourquoi » aboutit enfin à la définition, or, le premier pourquoi est cause et principe) ; et nous disons qu'une deuxième cause c'est la matière et le sujet ; une troisième celle d'où vient l'origine du mouvement ; et une quatrième cause celle qui se trouve à l'opposé de cette dernière, le « en vue de quoi » et le bien, car cela est la fin de toute production et de tout mouvement. »

Tricot : « Or, les causes se disent en quatre sens. En un sens, par cause nous entendons la substance formelle [οὐσία] ou quiddité [τὸ τί ἦν εἶναι] (en effet la raison d'être d'une chose se ramène en définitive à la notion [λόγος] de cette chose et la raison d'être primordiale est cause et principe) ; en un autre sens, la cause est la matière [ὕλη] ou substrat [ὑποκείμενον] ; en un troisième, c'est le principe du mouvement ; en un quatrième, qui s'oppose au troisième, la cause c'est ce pourquoi [τὸ οὐ ἕνεκα] ou le bien (car le bien est la fin [τέλος] de toute génération et de tout mouvement) ».

M. Colle, qui est aussi bon thomiste que M. Tricot, ne se croit pas obligé d'employer la terminologie dans laquelle la scholastique a traduit Aristote et sa méthode rend la transcription des mots techniques à peu près inutile. Enfin, dans son remarquable commentaire, on trouvera toutes les hypothèses par lesquelles on a tenté d'expliquer l'étrange τὸ τί ἦν εἶναι. M. Tricot dit simplement, comme si la chose allait de soi : « Le *parfait* — simple lapsus? — s'explique parce que la forme est antérieure au composé ». Traduire sans un commentaire approfondi un texte comme la *Métaphysique*, difficile à établir, difficile à comprendre, c'est une redoutable entreprise. M. Tricot s'en est tiré à son honneur. Personne, probablement, n'aurait pu faire mieux que lui, et peu auraient pu faire aussi bien. Félicitons-le. Mais souhaitons que M. Colle achève la traduction et le commentaire qu'il a commencés en 1921, œuvre mûrie, sage, méconnue comme presque tous les livres belges. Et que l'éditeur de M. Colle daigne prendre quelques leçons chez celui de M. Tricot. Les deux petits volumes de Vrin sont une réussite typographique. Au contraire, le travail de notre compatriote, imprimé sur du papier de chandelle, mal mis en pages, dépourvu de titres courants, demande une rare vertu chez celui qui veut le consulter. Tant de courage se trouvait, peut-être, dans l'âme des lecteurs de 1912. En 1934, on

souhaite des volumes présentables. Ceux que nous offre M. Tricot méritent tous les compliments.

Marie DELCOURT.

Marcel DE CORTE. *La doctrine de l'intelligence chez Aristote*, Essai d'exégèse. (BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE). Paris, Vrin, Un vol. in-8° de 309 pp., 50 francs.

En douze mois, la bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège nous donne deux remarquables ouvrages sur Aristote, celui de M^{elle} Jeanne Croissant sur *Aristote et les mystères*, qui a été analysé ici même par M. H.- Ch. Puech (1933, p. 477 sqq), puis celui de M. De Corte sur la structure et les fonctions de l'intelligence dans le système aristotélicien. L'un et l'autre sont dus à des chercheurs formés par la philologie classique et qui savent prendre un ferme point de départ dans la connaissance exacte des textes. C'est par des ouvrages de ce genre que l'histoire de la philosophie peut actuellement le plus progresser.

La travail de M. De Corte se compose de trois parties. La première s'efforce de situer l'intelligence humaine dans l'ensemble de la doctrine aristotélicienne. La seconde la prend du dedans et en donne une description complète qui va de l'intuition première à l'intuition dernière, en suivant la courbe de toutes les fonctions intermédiaires. La troisième est un ensemble d'exégèses sur quelques difficultés que l'auteur a rencontrées au passage et pour la solution desquelles il demande à la philosophie et à la philologie de s'éclairer mutuellement.

Je ne crois pas que la seconde partie du travail rencontrera de grandes contradictions. Cela ne veut pas dire qu'elle manque d'originalité et qu'elle ne contienne que des choses qu'on peut trouver ailleurs. Loin de là. La difficulté essentielle de cette étude réside dans le fait que, pour presque tous les anciens, l'intelligence est une réalité qu'il suffit d'appréhender et non, comme pour nous, un problème qu'il s'agit de résoudre. Une vue qui prétend être claire pour un lecteur moderne doit répondre à des questions qui, pour un ancien, n'étaient pas les plus importantes. Elle impose donc une sorte de torsion, non aux faits eux-mêmes, mais à leur ordonnance telle que l'établit l'exposé original. Et cependant, il n'est pas question de faire abstraction du cheminement de la pensée chez Aristote, d'autant moins que l'on s'efforce systématiquement, comme le fait M. De Corte, de relever les lignes souterraines dont le moindre vestige affleure imperceptiblement à la surface. La valeur éminente des trois chapitres sur *les présupposés*, sur *l'ontologie de l'intellection* et sur *le mécanisme de la fonction* intuitive vient de la grande familiarité que le critique entretient avec le philosophe. Que cette familiarité lui donne parfois beaucoup d'audace, cela est assez naturel. Exemple : décrivant *l'expérience* chez Aristote, M. De Corte remonte